

La transmission

La question se pose parce que la transmission semble aujourd'hui difficile.

Je dirais d'abord, pour proposer un constat, que ce qui apparaît clairement, c'est l'effacement de la transmission des choses le fils autrefois reprenait l'entreprise du père, ou vouait son existence à maintenir la propriété où les ancêtres avaient vécu.



La fin du passage des choses d'une main à l'autre, n'a rien de très regrettable.

Autrefois l'individu se sentait le maillon d'une longue chaîne (« si un maillon cède »).

Il devait souvent, pour cela, abandonner ses talents et ses goûts. Aujourd'hui c'est sa propre existence qu'il lui faut accomplir : « la vie est trop courte ». Nul n'aura plus l'idée de se prêter à un chantage affectif pour installer son fils à la tête de l'entreprise familiale.

Mais s'il y a rupture dans la transmission des choses, il y a aussi rupture dans la transmission des valeurs et des convictions. Les parents, même s'ils ont des convictions propres sur la « bonne vie », hésitent à les transmettre, considérant que ce qui a valu pour eux ne vaudra pas forcément pour leurs enfants. Autrement dit, non seulement les choses ont perdu leur immortalité symbolique (une entreprise, une maison de famille ou une oeuvre familiale, ne sont plus assez importantes pour réclamer le don de soi des jeunes générations), mais les idées elles-mêmes sont devenues jetables.

Désormais, les convictions se périment. Devenu père ou mère, j'ai le sentiment très vif, quoique souvent inexplicable, que mes idéaux ne font plus forcément sens pour mes enfants.

Dès lors, je ne sais plus que leur transmettre.

Pourquoi ? Il y a, je crois, à ce phénomène trois raisons principales.

En premier lieu, les certitudes partagées ont exercé au XX^{ème} siècle une oppression politique et sociale inacceptable. Nous avons vu sous nos yeux le terrorisme de la croyance. Nous avons vu des millions de jeunes gens, au départ innocents et purs, se jeter dans les tueries et se laisser eux-mêmes massacrer au nom des lendemains qui chantent, du Reich de mille ans ou de tel ou tel dictateur fou. A la fin du siècle, ce qui nous réunit, c'est la méfiance vis à vis de l'attachement à n'importe quel idéal. J'ajoute

que les idéologies, qui singeaient les religions après les avoir évincées, ont discrédité l'idéal religieux en caricaturant ses modes d'être (tout catéchisme rappelle désormais les catéchismes totalitaires, et c'est pourquoi les religions aujourd'hui sont soupçonnées d'esprit sectaire). Le résultat est là : nous avons peur de transmettre les croyances, qui nous semblent par définition dangereuses.

La deuxième raison est l'évolution évolution incroyablement rapide de la morale dans les dernières décennies du siècle. Un très grand nombre de comportements ou d'actes qui nous apparaissaient il y a seulement cinquante ans tantôt comme légitimes (la colonisation, la guerre de conquête), ou comme des pis-aller (la torture), nous font désormais horreur sans préjuger des circonstances. Le monde moral a beaucoup changé en peu de temps (d'où le phénomène de repentance).

L'éthique de la vie quotidienne a été bouleversée : les relations et le partage des rôles entre les hommes et les femmes, la vie sexuelle et les mœurs en général, l'éthique du travail et la notion même de projet de vie. Cette évolution fulgurante nous jette dans un monde instable: n'allons-nous pas transmettre à nos enfants des comportements qui se révéleraient à bannir dans trente ans? Si nous avons été capables de défendre il y a peu de temps ce que le moment d'aujourd'hui déteste, qu'est-ce qui est vrai, finalement ? On ne transmet que ce que l'on considère comme digne d'immortalité : or nous ne savons plus repérer ce qui est digne d'immortalité.

La seule chose dont nous avons l'impression qu'elle vaut d'être sauvée à travers les générations, c'est la liberté personnelle de choisir ses propres convictions. Ce qui est **la troisième raison de la rupture de transmission**. Nous voulons surtout que l'enfant mène sa vie selon ses dons et ses propres projets. La personne de l'enfant nous apparaît plus digne que n'importe quelle vérité de foi. Autrement dit, nous nous trouvons à l'opposé exact de Blanche de Castille qui disait il y a bien longtemps en parlant de son fils Saint Louis « je préfère qu'il soit vertueux plutôt qu'heureux ». Il faut noter qu'il n'y pas là de rupture de temps, mais seulement l'apogée d'une lente évolution par laquelle la personne acquiert toute sa dignité en termes d'autonomie et de liberté (l'éducation dite « des Humanités » commence en Europe au XVII^e siècle : l'enfant vaut plus que le savoir qu'on lui inculque, l'éducation d'initiative remplace l'éducation d'initiation).

Nous tombons ainsi en arrêt devant une question bien connue ? Faut-il absolument transmettre ?

Je suis croyant, dit ce père de famille. Mais je n'ose pas convaincre l'enfant de ma foi. C'est si facile quand il est jeune ! J'aurais l'impression de commettre un viol de conscience. Ce serait le priver d'une liberté future. Il choisira quand il sera grand (vous reconnaissez sûrement cette phrase). Il choisira de devenir athée, ou d'adopter peut-être une autre religion que la mienne. Et s'il choisit ma religion, ce sera au moins en dehors de mon influence.

Ne pourrais-je pas transmettre la forme sans le contenu ? Lui apprendre l'esprit critique, le jugement, la tolérance ; lui apprendre à être libre, afin qu'il puisse plus tard donner lui-même un sens à cette liberté, donner un contenu à cette forme ?

Permettez-moi de vous proposer, à cette question, une réponse personnellement engagée. Je sais que cette réponse est discutable. Mais je ne suis pas là pour dissenter du pour et du contre, car je ne suis pas dans un congrès de philosophie, et ce qui nous réunit ici, ce sont des convictions que nous voulons approfondir.

On ne peut pas apprendre à juger sans porter aucun jugement. Ni apprendre la tolérance sans se connaître un adversaire qu'il est difficile de tolérer. Ni savoir ce qu'est une religion sans apprendre à croire. De même que nul ne pourrait acquérir une connaissance intellectuelle de l'amour, sans aimer d'abord son père et sa mère.

Je veux dire que nous ne pouvons pas transmettre la forme sans un contenu, la question sans une réponse. L'enfant pourra plus tard abandonner mes convictions morales pour se tourner vers d'autres, mais il ne le pourra que s'il a été éduqué au sein de convictions morales particulières, par lesquelles il apprend la relation et reconnaît l'altérité.

Autrement dit, la question de la liberté de l'enfant ne se pose pas comme on le croit aujourd'hui communément. Nous sommes tous convaincus que l'enfant doit être libre - car il est une personne vouée à devenir, comme telle, autonome et responsable. Mais on ne le rendra pas libre en cessant de transmettre des croyances qui pourraient l'aliéner. On le rendra libre en lui transmettant des croyances en même temps que l'esprit critique pour les examiner par lui-même, quand le temps sera venu. Je sais que c'est là un exercice de haute voltige. Mais cela vaut la peine. Je continue.

Nous sommes des êtres incarnés. **Tout ce que nous apprenons doit s'incarner dans une particularité** où l'enfant fait ses armes : pour reprendre l'exemple précédent, il apprend à aimer à travers l'amour particulier qu'il porte à sa mère, et dans cette première relation il aperçoit à quel point l'amour peut être glorieux et souffrant, généreux et oppressif. C'est une utopie que de vouloir éduquer l'enfant universel, infiniment libre parce qu'infiniment vide. La liberté n'est que la possibilité de choisir des références dont on devient responsable. Mais elle doit dès l'origine se désigner des références et des responsabilités pour exister. L'enfant n'apprend pas la liberté d'abord, pour pouvoir plus tard s'en servir. Il l'apprend en s'en servant, maladroitement. C'est en éprouvant la difficulté des responsabilités qu'il aperçoit à quel point la liberté



est difficile.

Pourquoi en va-t-il ainsi ? Parce que l'humain est un être de culture. C'est bien cela qui le distingue de l'animal. Qu'est-ce que la culture ? Un ensemble de réponses toujours imparfaites et inachevées, aux questions inquiètes que se pose cet animal appelé homme (pourquoi suis-je mortel ? d'où venons-nous ? comment bien vivre ? qu'est-ce qui est vrai ?). Les réponses, morales, religieuses, politiques, sociales, s'organisent de façon cohérente dans chaque groupe humain, formant ainsi chaque fois un monde culturel singulier – donc relatif, discutable. Les Chinois n'ont pas le

même monde culturel que nous. Mais leur religion et leur politique forment un ensemble cohérent avec leur morale, leur esthétique... Chaque culture forme un monde. Les hommes appartiennent tous à la même espèce parce qu'ils posent les mêmes questions, ils appartiennent à des cultures différentes parce qu'ils apportent à ces questions des réponses différentes.

Ces réponses culturelles se transmettent, parce qu'elles constituent le trésor accumulé qui évite à chaque enfant de devoir recommencer l'histoire depuis le début. Parce que nous sommes des êtres de culture, parce qu'à ce titre un gigantesque héritage nous sépare des premiers hommes - si proches de l'animal - , on peut dire que nous naissons deux fois.

L'enfant est un homme (hominidé) quand il sort du ventre de sa mère. Il devient un humain (humanisé) par la transmission culturelle. Devenir humain signifie s'échapper par le haut de la barbarie primitive. Le barbare est l'homme qui ne parle pas (barbare-borborygme), si peu humain que les anciens le tenaient pour membre d'une autre espèce. Et la première transmission est celle des mots. A chaque génération il faut passer le capital immense que représente un monde culturel, avec ses mots et ses signes, son histoire, ses connaissances et ses rêves, son organisation et ses rites. Il s'agit, quand on y pense, d'un travail colossal, travail de Sisyphe car il faut chaque fois recommencer, et plus les siècles passent plus le travail est difficile, plus est complexe l'appréhension des choses, il faut transmettre les doutes avec la foi, les remises en cause avec les passions. Car transmettre ne veut pas dire apporter un paquet tout emballé qu'on se passe de main en main comme un ballon dans un jeu. La culture doit être à chaque génération pesée et revue, il faut trier et enlever les préjugés éculés, il faut confier en tremblant les vieilles questions auxquelles personne n'a jamais su répondre, et en même temps apporter les derniers trésors découverts, une expérience récente, un discernement nouveau, sans pour autant détruire tout l'édifice. Il y a des familles dans lesquelles cette oeuvre de titan est menée avec tant de soin et de patience, avec une attention si profonde, qu'il en sort des humains d'excellence, à ce point qu'on les dirait polis par les siècles (songez aux deux sens du mot « poli »). Je pense à ce tableau qui représente Tocqueville enfant, travaillant sous la surveillance de son père, où l'on voit se dessiner presque concrètement la lucidité, la modestie, l'indulgence, dont l'immense écrivain allait faire preuve. L'oeuvre de transmission consiste à inscrire, à insérer dans un monde une créature sauvage, qui sans cela s'en retournerait aussitôt vivre dans les arbres.

On se souvient que l'engouement pour l'enfant sauvage vient essentiellement du XVIII^e siècle, au moment où prend corps le mythe de la *tabula rasa*. Ce mythe décadentiste (lié à l'idée d'une décadence indéfinie), qui va contribuer à la naissance des totalitarismes du XX^e siècle, prétend que l'homme est plus humain à l'état naturel, que la culture abîme la nature et la défait, qu'il s'agit donc de transmettre le moins possible afin de laisser se développer chez l'enfant la bonté naturelle perdue.

Après les expériences de deux siècles, nous savons à présent que la culture ne s'oppose pas à la nature, mais à la barbarie, et que l'enfant auquel on ne transmet pas ne devient pas un bon sauvage, mais un jeune barbare. Le bon sauvage d'ailleurs, n'existe pas. La situation bien connue de certaines de nos écoles, provient en droite ligne du mythe de la table rase, encore bien vivant. Les adultes d'aujourd'hui ont peur d'éduquer, à vrai dire ils ont peur de transmettre une culture dont ils se méfient parce qu'ils la jugent imparfaite (elle l'est en effet, comme toute chose humaine) ; ils voient leur histoire chargée de crimes, leurs croyances toujours tentées par le fanatisme, leurs écrivains illustres autoritaires et machistes (le Dead White European Male). Et désespérés de ne pouvoir proposer la perfection, refusant par ailleurs de limiter la

liberté de l'enfant en l'inscrivant dans un monde nécessairement particulier, paresseux peut-être devant la tâche éducative qui restreint leur propre liberté, ils abandonnent la transmission. On voit alors apparaître des enfants dégriffés, déréférencés, tantôt vides de tout intérêt pour l'existence et errant d'un lieu à l'autre parce qu'ils ne savent pas où porter leur attention, tantôt barbaresques, brisant les lieux et dénaturant les mots pour réaliser dans les faits le tragique de l'existence auquel les adultes n'ont pas eu le courage de proposer une réponse imparfaite.

Les adultes manifestent ainsi leur nihilisme, leur dégoût de la civilisation qui les a eux-mêmes façonnés, et en privant les enfants des significations qui en feraient des êtres humanisés, ils clament leur propre refus d'une humanité digne de ce nom.

Je voudrais ajouter un point qui me paraît essentiel, et qui tente de répondre à la question : comment transmettre ? Nous avons tous été confrontés à la difficulté de transmettre, au moment où nos références évoluent sans cesse, et au moment où la liberté de l'enfant nous paraît plus importante qu'elle ne l'a jamais été. C'est pourquoi nous ne pouvons plus transmettre comme autrefois. Je veux dire que l'argument d'autorité n'a plus guère de sens (« tu dois faire cela parce que ton père l'a toujours fait, penser cela parce que je te le dis»). Les discours ne sont plus reçus. Il ne reste que les actes.

Lorsque les vérités sont incertaines, lorsque le nihilisme flotte dans l'atmosphère, ceux qui veulent transmettre n'ont plus qu'une solution: ils doivent être les témoins de leur message. J'entends « témoin » au sens du « martyr »: celui qui manifeste une croyance au lieu de simplement l'énoncer. Il leur faut donc, non pas discourir, ni argumenter (même si tout cela demeure aussi bien nécessaire) : mais vivre. Vivre le plus fidèlement possible ce à quoi ils croient, et être heureux de le vivre. C'est à cette seule condition, je crois, que nous pouvons aujourd'hui transmettre. Car la société ne maintient plus nos croyances en état permanent de légitimité. Au contraire, elle les défait, en général par l'ironie et en les ridiculisant. Autrement dit, nous n'avons plus beaucoup d'institutions qui maintiennent nos certitudes et les arriment (les institutions sont les tabernacles des certitudes). Nous sommes donc le dernier refuge de nos propres croyances. Ce qui nous interdit de nous reposer sur des affirmations héritées : il nous faut sans cesse examiner nos croyances et en tester la pertinence, et il nous faut les éprouver sur nous-mêmes: ce qui fait le témoin. Cette situation nous laisse fragiles (parce qu'assez seuls, et délestés de point d'appui) ; mais elle nous contraint à la vérité de soi. Notre époque est une belle école pour les parents.

Chantal DELSOL